

Favorinos semble être à plusieurs égards un grand paradoxe. C'est-à-dire qu'il est au sens propre toujours à côté de la *doxa*. D'abord parce qu'à Arles la rue la plus abandonnée et insalubre porte son nom. Mais aussi parce que sa propre ville de naissance ignore son existence et son œuvre. Ensuite parce que depuis 1930, année où le papyrus qui porte au *verso* le texte de l'*Exil* et acheté par le Vatican, de riches éditions ont été publiées sans que Favorinos ait recouvré la célébrité qui a été la sienne dans la première moitié du deuxième siècle. Ensuite parce que le personnage est entouré de mystères et de détracteurs qui ont contribué à fabriquer une image mythologique de ce philosophe celte, intersexe, influent, adultère pour certains et exilé par Hadrien pour des raisons jusqu'à présent obscures. Un paradoxe enfin, parce qu'en tant que penseur il semble qu'il ait développé des thèses assez surprenantes sur les conditions mêmes du vivant et du métaphysique.

On doit donc la redécouverte savante de Favorinos d'Arles à deux immenses hellénistes et papyrologues italiens Medea Norsa et Girolamo Vitelli<sup>1</sup> qui ont acheté pour le Vatican et étudié le *Pap. Vat. gr. 11*<sup>2</sup> qui contient sur son *recto* des comptes immobiliers de la Marmarique et sur son *verso* le traité *peri phugès* de Favorinos. Ils ont publié en 1931 un remarquable ouvrage avec un facsimilé du papyrus et une transcription<sup>3</sup>. Depuis d'autres ouvrages importants ont suivi et suivront<sup>4</sup>. Il n'est jamais très aisé de restituer un texte à la fois dans la possibilité d'indiquer des choses sur la complexité de sa teneur mais aussi indiquer des choses quant à sa réception au moment de sa rédaction et au moment de notre lecture contemporaine. Il semble que Favorinos ait une très étonnante actualité qui ne cesse pour nous de résonner parce qu'elle renvoie à des préoccupations du genre, de l'autorité du pouvoir et du respect des conditions de la vivabilité.

Favorinos naît donc Celte, c'est-à-dire barbare, dans l'empire romain, probablement dans une famille immensément riche et peut-être

aristocrate. Favorinos est trilingue mais écrit et parle en grec, la langue de la haute société et de la philosophie. Le texte qui nous intéresse est donc à la fois un discours critique, une diatribe et une consolation, probablement dû à un exil (une *relegatio in insulam* et précisément sur celle de Chios) qui, s'il a bien eu lieu (vers 132-133 et jusqu'en 138 à la mort d'Hadrien) n'est probablement pas lié à quelques problèmes de mœurs mais bien plutôt à des problèmes politiques et philosophiques. Il faut d'abord imaginer que Favorinos vit dans un monde politique de transition comme abandon du principe démocratique et républicain pour une transformation en un système de la concentration absolutiste du pouvoir et de ses représentations. C'est l'empire romain et la puissance écrasante de l'impérialisme, de la *pax romana*, de l'affirmation de cette si particulière *humanitas romanitatis* comme structure discriminante et écrasante et enfin du culte impérial. C'est ce que Favorinos nomme (XIX, 45) comme manière avec laquelle les « continentaux sont guidés et chefs » de tout ce qui vit, sous-entendu hommes et animaux. Elle est cette *humanitas* particulière qui ne cesse de vouloir guider et gouverner. Il semble qu'il faut placer ce texte dans cette crise centrale de l'affirmation de l'absolutisme d'un pouvoir moral et théocratique. C'est le principe de la *tukhè* la fortune et ses *metabolai* ses changements parce que comme il le rappelle nous n'avons qu'à obéir à celui qui distribue les rôles. En ce sens le passage des colonnes IV et V sur le théâtre et l'obéissance au poète doit pouvoir être lu avec un sens critique : si nous devons obéir au *kosmou poiètè theoi* cela signifierait alors que nous ne sommes pas tenu d'obéir aux tyrans faiseurs de monde. Nous sommes habitués à ces changements politiques et nous sommes plus que jamais dans une période où se concentrent les pouvoirs et leurs exercices autoritaires. La pensée favorinienne nous exhorte alors à deux choses, une vigilance comme prévoyance et comme capacité à l'interprétation de ces formes et au maintien de l'épreuve d'un différend et d'une différence dans ce qu'il nomme un *agôn*. Si nous ne maintenons cette double épreuve de la *phronèsis* et de l'*agôn* alors nous ne sommes plus en mesure de comprendre les manières avec lesquelles nous sommes gouvernés et les manières avec lesquelles cette propre gouvernance contraint ou détruit nos conditions de vivabilité. La pensée agonistique est la seule pensée envisageable et nécessaire afin de garantir ces conditions et nos modes d'existences. Et ce n'est bien sûr pas exclusivement pour Favorinos les changements de fortune liés au hasard ou au destin, mais bien ceux qui sont liés à un abus de pouvoir ou à l'épreuve d'une nuisance. Favorinos semble à chaque moment de ce traité préoccupé du vivant et de ses conditions. Or les conditions du vivant ne tiennent que si personne ne concentre de manière abusive un pouvoir sur d'autres.

Il semble donc que Favorinos ait été exilé dans les années 130 non pour des raisons de mœurs mais pour des raisons politiques. Du moins nous en proposons l'hypothèse. Sans doute pour avoir plus ou moins clairement critiqué

la concentration des pouvoirs dans la gestion de l'empire. Mais plus encore il semble<sup>5</sup> que l'empereur, dont Favorinos a été proche, lui a proposé de prendre la charge d'un *sacerdos provinciae* ou *flamen* ou de ce qu'on nomme en grec un *arkhiereus*, autrement dit le grand prêtre en charge de l'organisation des sacrifices pour le culte impérial. La charge est immense, honorifique et très onéreuse. Mais surtout elle suppose de vouloir et de pouvoir soutenir à la fois la question d'un culte impérial et bien sûr la question des sacrifices. Or nous avons montré que la présence en début de discours des figures d'Empédocle, Musonius Rufus, Socrate et Diogène, défenseurs du végétarisme, devait pouvoir affirmer qu'il ne consommait pas de viande et la référence à Empédocle qui refusait les sacrifices, doit pouvoir confirmer que la pensée de Favorinos exclut l'usage de ces mêmes sacrifices. Il faut encore ajouter à cela la présence en début immédiat de discours des figures de Diogène<sup>6</sup> et d'Empédocle, semble indiquer que l'entière du discours fondée sur le problème politique d'une *relegatio* est inscrit à partir de deux penseurs qui prône l'inversion des valeurs des sphères politiques et de la croyance. Plus précisément nous soutenons l'hypothèse que la pensée favorinienne prône un rapport au métaphysique direct entre les hommes et le divin divers, prône l'absence de figures rituelles du sacerdoce et donc l'absence d'une relation entre pouvoir et métaphysique. Ce qui suppose alors l'impossibilité d'assurer le culte impérial et l'impossibilité de présider aux sacrifices. Ce qui ne fait pas de Favorinos un penseur d'obéissance chrétienne, bien au contraire. Il semble qu'il maintienne un rapport très fort au polythéisme et à la conscience des conditions du vivant.

Enfin il semble qu'un des lieux importants de la pensée favorinienne soit ces conditions du vivants (*diaita*). Or elles supposent que nous soyons en mesure d'interpréter (*pronoia*) le prélèvement (*logos*) et que nous soyons en mesure d'en penser l'usage (*khrè*). Or nous nous comportons comme si nous étions les chefs et les guides (XIX, 45) de tout le vivant, en ne leur laissant pas de place, mais surtout en transformant le vivant en outil de compétition, en outil de travail, en aliment ou en objet de sacrifice (XIX, 45-50). Tout le travail philosophique de Favorinos tient à la défense d'un monde où les êtres doivent se tenir en conscience : en somme il s'agit d'affirmer que nous n'avons ni le droit ni la possibilité de nous tenir *aphronestatoi*, c'est-à-dire inconscients et comme privés d'une épreuve sensible du monde. Cette conscience, dans la pensée de Favorinos tient à trois particularités. La première consiste à faire en sorte que nous ne cessions d'interpréter les usages du vivant de sorte que nous puissions produire ce que nous pensons, d'un point de vue philosophique, comme pronostique. En l'absence de conscience, nous ne sommes pas en mesure d'établir

de pronostiques et dès lors, soit nous sommes conduits de manière autoritaire, soit nous détruisons nos propres conditions de vie. Pour cela Favorinos introduit une pensée étonnante qui consiste à regarder le vivant animal comme modèle des nos mœurs et donc de la morale. C'est depuis ce vivant animal que nous serions en mesure de penser la juste manière de nos conditions de vie<sup>7</sup> en tant que nos vies seraient liées à l'exercice d'un suffisant et non d'une épreuve dans limite de la richesse et du prélèvement. Il y aurait alors pour Favorinos l'affirmation d'une pensée du *khrè* comme épreuve de « ce qu'il faut ». La deuxième consiste à supposer une expérience très singulière et non institutionnalisée du rapport à ce que nous nommons divin ou métaphysique. Ainsi, cet autre rapport à l'interprétation du monde, la métaphysique est alors une sphère non ritualisée et non sacrée. Ce qui n'empêche pas pour Favorinos, de justifier la nécessité d'une sphère morale comme espace politique. Mais il semble qu'il puisse préconiser une relation à la métaphysique qui exclut les fonctions sacerdotales et qui exclut toute relation directe au pouvoir et au culte<sup>8</sup>. La métaphysique favorinienne est alors une épreuve de la singularité et des usages. Ainsi le recours immense aux récits et à la mythologie peut se trouver justifié par cette nécessité d'une épreuve de paradigmes propres à nous maintenir en conscience. Enfin la troisième consiste à énoncer une proposition que nous pensons centrale et profondément nouvelle pour la philosophie, celle qui induit que l'être (toujours depuis le vivant) devrait pouvoir s'interpréter et devrait pouvoir vivre comme un être *automisthos* et *autotrophos* (XIV, 24), c'est-à-dire un être dont la fondation n'est ni le salaire ni la consommation. Il ne s'agit probablement pas de penser l'être ainsi mais d'en penser sa fondation, c'est-à-dire ce depuis quoi il agit. Et ce depuis quoi nous agissons n'est pas notre transformation en salaire et en consommation. La réélaboration d'une pensée philosophique et morale suppose alors l'introduction et la construction de deux concepts étonnement puissants, l'*automisthie* et l'*autotrophie* en tant que conscience que la métaphysique et l'agir de l'être ne sont pas déterminés par sa transformation en salaire et en consommation, mais au contraire par une résistance forte à l'un et à l'autre.

L'actualité de Favorinos tient à l'étonnante puissance d'une pensée qui résonne tant de fois vers nous de sorte qu'elle ne cesse de nous rappeler que nos conditions de vie ne peuvent être déterminées ni par l'excès de gouvernance ni par l'excès d'un prélèvement et d'une saisie du vivant ni par l'excès d'une transformation des êtres en économie et en consommation. L'actualité de Favorinos tient à l'idée que nous ne pouvons nous priver de la conscience interprétative des conditions de notre vivant.

1. Medea Norsa (1877-1952) et Girolamo Vitelli (1849-1935).

2. [https://digi.vatlib.it/view/MSS\\_Pap.Vat.gr.11](https://digi.vatlib.it/view/MSS_Pap.Vat.gr.11)

3. M. Norsa – G. Vitelli, *Il papiro Vaticano Greco 11* (1. Φαβωρίνου περί φυγῆς; 2. *Registri fondiari della Marmarica*), Cité du Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, coll. « Studi e testi », 1931.

4. A. Barigazzi, *Favorino di Arelate. Opere*, introduzione, testo critico e commento a cura di A. Barigazzi, Florence, F. Le Monnier, coll. « Biblioteca Nazionale. Testi greci e latini con commento filologico », 1966; A. Tepedino Guerra, *Favorino di Arelate. Lesilio (Pap. Vat. Gr. 11 verso)*, edizione critica, traduzione e commento a cura di A. T. G., Rome, Edizioni dell'Ateneo, coll. « Testi e commenti », 2007; *Œuvres*, tome I (introduction générale, Témoignages, *Discours aux Corinthiens, Sur la Fortune*, dir. Eugenio Amato, Les Belles Lettres, 2005; *Œuvres*, tome III (Fragments), dir. Eugenio Amato, Les Belles Lettres, 2010; *Le traité sur l'exil de Favorinos d'Arles, Papyrologie, philologie et littérature*, dir. Eugenio Amato et Marie-Hélène Marganne, Presses Universitaires de Rennes, 2015.

5. Philostrate, *Vies des sophistes*, I, 8, 3 et *Souda*, s.v. Φαβωρίνου.

6. III, 25, Favorinos précise qu'il a déjà parlé de Diogène.

7. Voir le texte de Pierre-Damien Hyughe.

8. Si l'on suit cette hypothèse peut se justifier le refus de la charge d'*arkhiereus* : ni sacerdoce ni relation culte et pouvoir.